Karlene Jones-Bley, Martin E. Huld, Angela DellaVolpe, Miriam Robbins Dexter dir., *Proceedings of the Fourteenth Annual UCLA Indo-European Conference, Los Angeles, November 8-9, 2000. Journal of Indo-European Monograph Series*

Institute of the Study of Man, Washington, 2003

Bernard Sergent

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/5214>

DOI : 10.4000/rhr.5214

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 487-489

ISBN : 978-2-2009-2106-4

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Bernard Sergent, « Karlene Jones-Bley, Martin E. Huld, Angela DellaVolpe, Miriam Robbins Dexter dir., *Proceedings of the Fourteenth Annual UCLA Indo-European Conference, Los Angeles, November 8-9, 2000. Journal of Indo-European Monograph Series* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 4 | 2006, mis en ligne le 28 janvier 2010, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/5214> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.5214>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Karlene Jones-Bley, Martin E. Huld,
Angela DellaVolpe, Miriam Robbins
Dexter dir., *Proceedings of the
Fourteenth Annual UCLA Indo-
European Conference, Los Angeles,
November 8-9, 2000. Journal of Indo-
European Monograph Series*

Institute of the Study of Man, Washington, 2003

Bernard Sergent

RÉFÉRENCE

Karlene Jones-Bley, Martin E. Huld, Angela DellaVolpe, Miriam Robbins Dexter dir.,
*Proceedings of the Fourteenth Annual UCLA Indo-European Conference, Los Angeles, November
8-9, 2000. Journal of Indo-European Monograph Series*, n° 47, Institute of the Study of Man,
Washington, 2003.

- 1 Conformément aux choix arrêtés dès la fondation du *Journal of Indo-European Studies* en 1973, les études indo-européennes réunies autour de cette revue unissent les travaux de trois disciplines : linguistique, archéologie, mythologie/histoire des religions.
- 2 Ces quatorzièmes rencontres annuelles de l'Université de Californie ne dérogent pas à la règle, mais toutefois accordent un net primat aux études de linguistique. L'archéologie et surtout l'histoire des religions ont partie congrue. Une seule étude apporte du nouveau en mythologie – encore que son fondement soit lui-même archéologique. Gregory Areshian, sous le titre « The Zoomorphic Code of Proto-Indo-

European Mythological Cycle of “Birth-Death-Resurrection”: A Linguistic-Archaeological Reconstruction », livre en effet à la fois des réflexions et un matériel de grand intérêt. Le matériel consiste en une série de figurations, soit sur vases, soit sur d’autres supports, caractérisant des objets de la région anatolo-caucasienne, étalés sur une durée de trois millénaires, et offrant des images d’animaux selon les mêmes séquences : un serpent suit un loup lequel est derrière des capridés qui sont à leur tour à la suite de cervidés. Les animaux sont au nombre d’un par espèce ou parfois de deux, plus rarement davantage. L’auteur souligne alors l’importance prise récemment par la « sémiotique culturelle », méthode interdisciplinaire unissant archéologie et mythologie, linguistique et histoire de l’art, dans le champ des études indo-européennes, et introduit plus précisément ici le concept de « métatexte culturel » : la série des images et son enchaînement demeurant le même à travers les siècles fournissent à ses yeux une « séquence métatextuelle », car les animaux à la suite les uns des autres forment un véritable cycle mythique, dont le sens profond est celui de « naissance-mort-résurrection ». Il se fonde pour cette interprétation sur les cas de couleurs différentes des animaux, sur leur ordre vertical lorsqu’ils ont l’air de grimper le long des objets hittites appelés des « étendards », avec les cerfs au sommet, ou encore sur les associations, lunaires et donc nocturnes pour le serpent et le loup, solaire pour le cerf. Et, si les figurations sont limitées géographiquement, des matériaux mythiques indo-iranien, arménien, slave, regroupent tout ou partie des mêmes animaux, et « mettent en parole » le mythe supposé à la base des représentations. Ainsi, il s’agit de bâtir une méthode qui intègre des champs de recherches différents, qui ont leur propre histoire et leurs propres méthodes : ce qui la rend possible dans un cas comme celui-ci est que les images agissent comme de véritables signes. Dans cette passionnante étude, je signalerai encore le parallèle que fait l’auteur avec l’une des plaques du chaudron (celtique) de Gundestrup, où le dieu Cernunnos (à la tête pourvue d’andouillers) est entouré, à sa gauche, de loups et d’un serpent qu’il tient, à sa droite, d’un cerf et d’un capridé ; ce sont les animaux mêmes que l’auteur a notés dans ses matériaux orientaux ; il rappelle par ailleurs l’animosité traditionnelle en Europe entre cerf et serpent et discerne un codage saisonnier : les bois de Cernunnos ont des bourgeons. Autre fait notable : le cheval est absent de cette série, et cela recoupe entièrement les observations des archéologues ou spécialistes de l’art rupestre, qui ont noté que le cheval ne remplace le cerf comme animal solaire en Europe qu’au I^{er} millénaire avant notre ère. Le matériel rassemblé par Areshian comprend également une tombe, à Khanlar, au nord du Caucase, datée de 1500-1200 : la fouille y a révélé de nombreux squelettes d’animaux (dont ceux de la série iconographique étudiée), autour ou sur un chariot funéraire attelé de cerfs ; mais un cheval est devant l’un des cerfs : cela rappelle les figurations centre-asiatiques (en pays scythique) de chevaux munis d’andouillers, et marque le timide début de la substitution du cheval au cerf dans l’imagerie de la renaissance (solaire et individuelle).

- 3 Le seul désaccord que j’ai avec l’auteur est extérieur à son sujet : non, William Jones n’est pas le fondateur « simultanément » de la linguistique indo-européenne et de la mythologie comparée : malgré le véritable mythe répandu en pays anglo-saxon, la linguistique comparée indo-européenne a commencé cent cinquante ans avant Jones (cf. B. Sergent, *Les IndoEuropéens, histoire, langues, mythes*, Paris, Payot, 1995, p. 20-25), tandis que celui-ci est bien le premier « comparatiste » en matière religieuse indo-européenne.

- 4 En dehors de cette étude où la mythologie joue un rôle de premier plan, deux autres touchent à l'histoire des religions. Karlène Jones-Bley, elle aussi, a conjugué dans de nombreuses et belles études l'archéologie et la linguistique ou l'histoire religieuse. Elle envisage ici un curieux problème : dans une zone qui va de l'Irlande à l'Énéide, l'archéologie, principalement funéraire, a livré un certain nombre de petits vases dont l'originalité est qu'ils ont un motif décoratif (croix, cercles concentriques, svastika, lignes parallèles éventuellement croisées, etc.) sur le fond, extérieurement. Comme il ne s'agit manifestement pas de récipients à suspendre, le motif n'avait d'intérêt que si le verre se renversait, soit qu'on boive en le levant, soit qu'on en renverse le contenu pour faire une libation. Elle souligne alors l'importance de la libation dans les rites indo-européens, en renvoyant par exemple à l'importante étude de Benveniste sur ce sujet (Emile Benveniste, *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, Editions de Minuit, 1969, I, p. 209-222). Chose curieuse, et qui pose un problème non résolu, un grand nombre de ces vases ont été trouvés dans des tombes d'enfants ou d'adolescents. Faut-il alors rapprocher un texte d'Ephore, cité par Strabon, sur l'initiation en Crète ? Car c'est un adolescent qui fait l'objet d'un enlèvement codé rituellement par un homme adulte ; et, après un séjour « en brousse » de deux mois, l'éraсте remet à son éromène trois cadeaux, dont un gobelet (Strabon, X, 4, 21 (483). Cf. Sergent, *Homosexualité et initiation chez les peuples indo-européens*, Paris, Payot, 1989, p. 17-55).
- 5 Paul-Louis van Berg revient sur un sujet qui lui est cher, l'opposition radicale de vision du monde, de problématique, de rapport entre les hommes et le surnaturel, entre, d'un côté, l'ancienne Mésopotamie, de l'autre, le monde indo-européen. À la certitude de la première, à ses oracles si sûrs qu'ils sont méthodiquement enregistrés, à son univers bâti sur de solides fondements, à ses dieux incontestablement anthropomorphes, s'oppose donc un domaine où la pensée flotte davantage sur les choses ; les dieux ont des formes animales autant qu'humaines, les héros prennent des formes monstrueuses, et les figurations, dans plusieurs traditions artistiques, disloquent les personnages, les oracles sont ambigus – c'est même un trait structural de ceux d'Apollon –, l'écriture, lorsqu'elle a été connue chez des voisins, a fait l'objet d'interdits persistants ; à la limite, la logique du tiers exclu est inconnue dans les cultures indo-européennes primitives, et n'apparaît qu'avec la philosophie grecque. Tout cela est pertinent... si l'on oppose en particulier Mésopotamiens et Celtes, c'est-à-dire des Proche-Orientaux et les Indo-Européens les plus éloignés ! Je crois qu'il faudrait une étude de beaucoup plus grande ampleur, portant sur un bien plus grand nombre d'items, pour conforter la thèse, qui reste, en l'état, assez phénoménologique. Il n'empêche que P. L. van Berg a raison de suivre cette piste : jusqu'à plus ample informé, les faits retenus sont pertinents, et l'on peut penser que des aspects des cultures concernées relevant de la sensibilité religieuse pourront un jour recevoir de ce type d'enquête soit une explication, soit, du moins, un nouvel éclairage.

AUTEURS

BERNARD SERGENT

Centre national de la Recherche scientifique